

# **La Commission Centrale de l'Enfance**

**Extraits revue de presse**

# Souvenirs

## de drôles d'étés

Une délicieuse évocation, par David Lescot, des colonies de vacances créées par des militants juifs communistes

### Théâtre

Ah ! comme on l'aime, ce spectacle qui se glisse discrètement dans le printemps, comme une lettre inattendue, qui vous laisse souriant, ému, content. Il s'appelle *La Commission centrale de l'enfance* et se donne dans une belle cave blanche et voûtée de la Maison de la poésie, devant une vingtaine de spectateurs. C'est pei, mais juste ce qu'il faut pour être dans la bonne ambiance : celle du cabaret du souvenir de David Lescot, qui nous emmène dans les colonies de vacances organisées par les militants juifs du Parti communiste français !

Ces colonies sont nées après la seconde guerre mondiale, à l'initiative de la Commission centrale de l'enfance (CCE), qui prenait en charge les enfants des déportés, fusillés, ou disparus. À ces orphelins, il s'agissait de redonner « le goût du bonheur » et de les souder dans l'idéal d'un avenir socialiste. Les colonies avaient lieu soit dans le bloc soviétique, soit en France, dans une trentaine d'endroits, dont le château du Rôt, dans le Périgord, où est allé David Lescot de 1980 à 1985. Avant lui, son père

était allé à Tarnos, dans les Landes. Des familles entières se sont ainsi passé le relais et, aujourd'hui, la liste est longue de tous les anciens de la CCE, dont David Lescot dit qu'ils sont liés par un pacte, « à la vie à la mort ».

### Tendresse et humour

Parmi eux, on compte Daniel Danès, le directeur du Théâtre Antoine, l'auteur Jean-Claude Grumberg et sa fille Olga, le metteur en scène Gabriel Garran, le cinéaste Eric Rochant... David Lescot, auteur de pièces qui font leur chemin, paraît avec son frère Micha, comédien, qu'on a vu à l'automne 2007 dans *La Seconde Surprise de l'amour*, de Marivaux, mise en scène par Luc Bondy. Les deux frères appartiennent à la dernière génération qui a connu les colonies de vacances de la CCE. En 1986, l'aventure s'est arrêtée, à la fois pour des questions financières, et parce que le cœur n'y était plus tout à fait.

Quand David Lescot arrive pour la première fois dans le Périgord, à 9 ans, il n'y a plus beaucoup d'enfants dont les parents sont communistes. C'est le cas de son père, qui a fait un bon bout de route avec le PCF, avant de pren-

dre ses distances. Mais, comme beaucoup, il envoie ses enfants en colonie pour qu'ils apprennent le sens du collectif, et parce qu'il y a été très heureux, tout simplement.

Tout cela est raconté avec beaucoup de tendresse et d'humour dans *La Commission centrale de l'enfance*, qui est au départ un texte écrit en 2005 pour la radio, avec les contraintes afférentes, dont celle du temps : moins d'une heure. En passant à la scène, David Lescot ne change pas la règle, et c'est tant mieux. Ramassés, les souvenirs restent pudiques. Ce sont ceux d'un homme de 37 ans qui sait très bien que le bonheur est dans le pré d'un temps où l'avenir était grand ouvert.

« Tout ce que je sais, je l'ai appris dans ce qui restait des colonies de vacances imaginées par les juifs du Parti communiste français juste après la guerre... », dit en commentant David Lescot. Il est assis sur un tabouret, avec une guitare. Pas n'importe laquelle : c'est une guitare tchécoslovaque de 1964, une Tornado rouge, idéale pour donner le ton de semaines d'été où « *Here's to you Nicola and Bart* », de Joan Baez, résonne dans le parc communiste d'un château communiste avec des moniteurs communistes.



David Lescot et sa Tornado rouge, une guitare tchécoslovaque de 1964. VINCENT PONTET/OTI EN SCÈNE

munistes — qui, pour le 14 juillet, font jouer aux enfants les pièces progressistes de Bertolt Brecht.

Lesquels enfants s'amusent, avant tout, en se frottant à la vie en commun, aux virées des garçons sous les tentes des filles, ou aux descentes en canoë-kayak, qui laissent à David Lescot une irrémédiable nostalgie. Il en a fait une petite chanson, qui s'ajoute aux grandes qu'on lui apprenait. Sa préférence avait pour refrain : « *Nous voulons chasser la haine pour toujours/Pour*

*retour sans retour/Sans retour sans retour* » ■

BRIGITTE SALINO

**La Commission centrale de l'enfance**, de et par David Lescot. Maison de la poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, Paris-3<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Rambuteau, Les Halles. Tél. 01-44-54-53-00. [www.maisondelapoésieparis.com](http://www.maisondelapoésieparis.com)  
Du mercredi au samedi, à 19 heures ; dimanche à 15 heures. De 8 € à 16 €. Durée : 1 heure. Jusqu'au 15 juin.

## SCÈNES

### ONE-MAN-SHOW LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE

DE ET PAR DAVID LESCOT



Il y a des épopées graves et minuscules qui se racontent à voix basse, tête penchée. Comme si on ne savait que trop leur condition de petites choses précieuses et périssables. On en vient à se cacher au fond d'une cave, à s'asseoir devant des assemblées microscopiques et à murmurer son modeste racontage. Avec la prudence d'un poète. Ainsi, au printemps dernier, David Lescot, auteur et interprète de *La Commission centrale de l'enfance*, recevait-il qui le voulait dans les sous-sols de la Maison de la poésie (Paris). Composée de Juifs communistes, cette Commission, qui a réellement existé, avait pour objet d'organiser dans l'après-guerre les vacances, notamment, des enfants de parents juifs disparus au cours de l'Holocauste. Le petit Lescot lui-même fut embarqué dans l'aventure de ces colonies de vacances d'un autre âge. Un autre âge ? Celui de l'Internationale, du communisme, de la guerre et de sa mémoire multiple, de l'espérance, du monde coupé en deux, du monde qui forcément allait devenir meilleur... Avec trois fois rien, une histoire vraie arrivée à des gens vrais, une guitare électrique rouge, des accords pincés ou plaqués, un parler-chanter d'une simplicité biblique, un timbre clair et envoûtant, Lescot nous transporte au sein d'une espèce de compagnie humaine baroque, totalement anachronique, qui tremble et serpente à travers les nœuds que fait la grande histoire lorsqu'elle se mélange à la petite histoire. **DANIEL CONROD**

Jusqu'au 9 novembre à la **Maison** de la poésie, Paris 3<sup>e</sup>. Tél. : 01-44-54-53-00.

### ET AUSSI

**DANSE** ★★ Dans la série « monologue de la vie d'une femme », *Schritte Verfolgen II - Reconstruction 2007* (« suivre ses propres pas »), de la chorégraphe allemande **Susanne Linke**, 64 ans, est une incongruité, créée en 1985. Un quatuor saisit une femme sous pression à travers une série de tableaux électriques. Sur une bande-son aux humeurs perturbées, cette pièce d'une blancheur clinique est à double vitesse : elle offre un observatoire de l'évolution de la danse et sublime une souffrance d'enfance de la chorégraphe, une méningite qui la priva de la parole jusqu'à l'âge de 6 ans.

Jusqu'au 25 octobre au Centre national de la danse, Pantin (93). Tél. : 01-41-83-98-98.

## SCENES

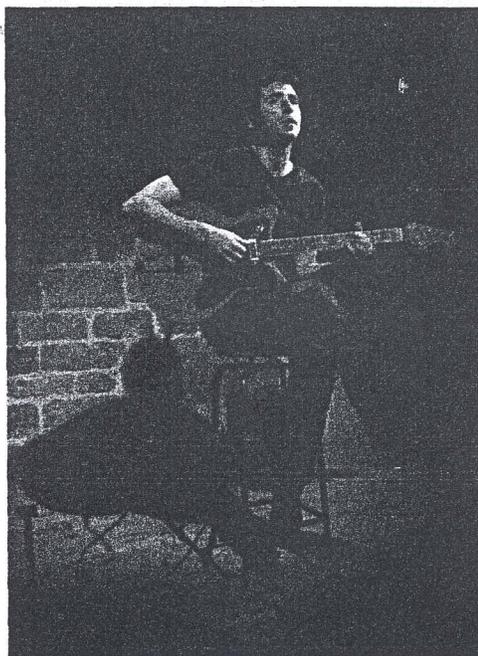
### La Commission centrale de l'enfance de et par David Lescot

Jusqu'au 22 Juin à la Maison de la Poesie, Paris III<sup>e</sup>,  
www.maisondelapoesieparis.com

**Retour aux colonies de vacances. David Lescot parle à la première personne et replonge avec sensibilité dans le temps de l'apprentissage, de la découverte et des émois amoureux.**

La voix est douce comme le souvenir. Rythmée par le swing léger d'une guitare à peine électrifiée, elle nous transporte en d'autres temps pas si lointains. Assis sur un tabouret de bar, seul face au public, David Lescot évoque les années heureuses mais aussi formatrices des colonies de vacances. Son récit à la fois parlé et chanté procède par bribes et allers-retours. La colonie où il se retrouve tous les étés dans le Périgord n'est pas tout à fait comme les autres. Elle est gérée par la Commission centrale de l'enfance (ou CCE), une association créée par les Juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus en déportation. Faute de moyens, ces colonies cessèrent d'exister à la fin des années 1980. Dans le spectacle, David Lescot privilégie le regard de l'enfant, avec ses interrogations, ses étonnements. A travers son récit, la petite histoire rejoint la grande. Comme pour ce film, par exemple, où avec ses camarades ils doivent jouer le rôle de leurs parents. Et puis on chante beaucoup au CCE, des airs anachroniques qui rêvent d'un monde meilleur ou rendent hommage à Maurice Thorez, "Nous voulons chasser la guerre pour toujours", "Nous bâtirons des lendemains qui chantent", "Nous marchons dans la nuit profonde". La colonie, c'est aussi le temps de l'apprentissage, de la découverte, des premiers émois amoureux. Une nuit, il se fait prendre lors d'une descente au dortoir des filles. Terrorisé par la sanction qu'il imagine impitoyable, il ne s'en sort

finalement pas trop mal. Les souvenirs remontent comme par bouffées au fil de ce récit profondément émouvant dans sa délicatesse et sa simplicité. David Lescot ne s'était encore jamais exprimé à la première personne, ce dramaturge et metteur en scène talentueux cultivant plutôt la discrétion. Pourtant, à la suite de pièces comme *L'Amélioration*, *Un homme en faillite*, *L'Instrument à pression* ou *L'Européenne*, ce spectacle montre à quel point il fait partie aujourd'hui des auteurs qui comptent dans le paysage théâtral français. **Hugues Le Tanneur**



## La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini C'était la vie en rouge tendre

**D**avid Lescot a écrit et interprète la *Commission centrale de l'enfance*, parfait joyau sentimental qui nécessite quelques explications (1). Il s'agit de l'association créée par des Français juifs communistes après la Seconde Guerre mondiale, à l'origine pour les enfants des disparus. Entre autres activités sociales étaient organisées – jusqu'au milieu des années quatre-vingt du siècle dernier – des colonies de vacances en maints endroits du territoire. David Lescot, qui fut de ces petits colons rouges, se souvient sous nos yeux et brosse un touchant tableau de ce vert paradis, né de l'esprit de solidarité, alors abreuvé à une espérance qui n'apparut que plus tard comme illusion, mais pour l'heure ce n'était là que des groupes d'enfants, même si lestés à leur corps défendant d'une histoire lourde, qui apprenaient à grandir ensemble sous la conduite vigilante de moniteurs soucieux de les former à l'usage d'un monde qu'il importait de changer. Peut-on parler d'endoctrinement ? Pas plus sans doute qu'à l'école catholique et pas moins qu'à la synagogue ou chez des scouts de toute obédience. Bref, David Lescot, qui fit partie de ces jeunes troupes lancées l'été à l'assaut joyeux des campagnes de France, cède à un mouvement proprement proustien de la mémoire en revenant, à la première personne du singulier, sur cette histoire où, dit-il, « il est question de conscience politique, de l'usage d'un espoir, de règles strictes, d'idéologie tenace, de transgressions en tous genres, d'éveil des sens... ».

« C'est tendre et profond, et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact. »  
On ne fait pas plus simple. Un tabouret et une guitare électrique tchèque, antédiluviennes (des années soixante), de marque « Tornado ». David Lescot, mince jeune homme, en toute timidité à moitié feinte, revient donc par bribes sur ces années-

là, raconte par exemple l'odyssée nocturne au cours de laquelle il se fit choper sous la tente des filles, égrène les noms de ces nombreuses colonies sur la carte de France, certains des locaux les abritant ayant été confisqués à des collabos... *Chemin faisant, il chante de ces paroles d'époque* (« En avant jeunesse de France... », entre autres) que vendredi dernier un public d'anciens ressortissants de la Commission centrale de l'enfance fredonnait avec lui. Les larmes venaient aux yeux, car c'est tendre et profond et tout ce qu'il entreprend porte la marque de l'intelligence et du tact.

**Sur trois saisons, la Comédie-Française s'associe au Théâtre de Gennevilliers pour des sujets classiques revisités.** Cela a commencé avec *la Petite dans la forêt profonde*, de Philippe Minyana, d'après un passage des *Métamorphoses* d'Ovide. Marcial Di Fonzo Bo signe la mise en scène (2). On sait qu'un épisode de *Titus Andronicus*, de Shakespeare, s'appuie sur le même modèle : une fille violée, dont la langue a été coupée, dénonce l'auteur de son martyre au moyen d'une broderie. Grâce à un subterfuge inspiré par l'esprit de la sœur de la victime, le violeur démasqué dévorera son propre fils accommodé en pâté de tête... Nous voici, à l'évidence, dans le registre de l'anthropophagie sublime par le biais d'un conte à visée cathartique. C'est bien sous l'angle du conte que Minyana prend la chose, qu'il simplifie à outrance, en réduisant son lexique à la portion congrue, avec quelques tournures et expressions bien d'aujourd'hui, qui vulgarisent passablement l'affaire, quitte à l'émonder de ses initiales fleurs de rhétorique, capables seules de parer la crudité brute du fait-divers sanglant. Dans une scénographie minimaliste (d'Anne Leray, également responsable des costumes) et des lumières (Yves Bernard) matinées de pénombre, Catherine Hiégel, artiste par essence protéiforme, joue d'abord la fillette abusée avant d'interpréter sa sœur, la reine vengeresse, tandis que Benjamin Jungers (qui fait un charmant Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, salle Richelieu) tient successivement les rôles du violeur et de son père qui l'ingère. L'ensemble, sous le regard empressé d'un homme (Raoul Fernandez) déguisé en suivante, ne témoigne pas d'une grande invention. Ni rugueuse naïveté propre aux anciens contes de nourrice, ni hardie sophistication (à part, peut-être, quelques bouffées musicales empruntées à Heiner Goebbels), la chose, ma foi, va son train-train cannibale sans trop d'appétit.

(1) À la Maison de la poésie jusqu'au 22 juin.

(2) Jusqu'au dimanche 15 juin.

## Coup de cœur



David Lescot reprend son spectacle « La commission centrale de l'enfance ». Comme lui, on pourrait chanter allégrement, « Les jolies colonies de vacances, merci papa, merci maman ! » Sauf que sa colo a lui, elle n'était pas tout à fait comme les autres. Elle a été créée par les juifs communistes français après la Seconde Guerre mondiale, pour les enfants des disparus « Pour donner du bonheur, pour consoler », puis cela a perduré, les enfants, des enfants y ont *use leur fond de culotte*. Le jeune David s'y est rendu dans les années 80. Le monde avait bien changé « Il y avait ceux dont les parents étaient juifs et communistes, ceux dont les parents n'étaient pas juifs mais communistes, ceux dont les parents n'étaient plus communistes mais toujours juifs ». S'accompagnant d'une guitare électrique tchecoslovaque, qu'il utilise comme une guitare sèche, et parce qu'il n'y a « pas de colo sans guitare, ni de guitare sans colo », David Lescot nous entraîne durant une belle heure, dans un long et beau poème épique et chante *Ce troubadour, on l'adore*.  
M-C.N.

**Maison de la poésie.**